

Le Japon dans l'imaginaire russe des XVII^e et XVIII^e siècles : de la *terra incognita* à la terre promise

NADEJDA CHTCHETKINA-ROCHER

Introduction

La construction de l'image du Japon dans la culture russe avant le XIX^e siècle présente trois particularités remarquables. Comme on pouvait s'y attendre, elle est plus tardive que celle de la Perse, de l'Inde ou de la Chine, et cette tendance est observable chez les orientalistes d'Europe occidentale. En effet, non seulement les rapports entre la Russie et le Japon n'ont jamais eu la précocité que l'on constate pour les rapports entre la Russie et la Chine ou l'Inde, ce pour des raisons historiques et géographiques évidentes¹. De

1. L'altérité voisine de la Perse est connue très tôt des Grecs, et de première main (*Persica* de Ctésias, in Ctésias de Cnide, *La Perse, l'Inde, autres fragments*, éd. et trad. D. Lenfant, Paris, Belles Lettres, 2004) ; l'Inde, si l'on excepte les mythes de Dionysos et d'Héraklès, et le savoir indirect des *Indica* du même Ctésias, entre véritablement dans la culture antique avec l'expédition d'Alexandre et les descriptions de ses historiens (Mégasthène, Clitarque, Onesicrite, Arrien, Strabon). Quant à la Chine, elle est « pressentie » par les Romains qui commercent indirectement avec elle (par le truchement des Parthes et des Sères tokhariens). La bibliothèque de Photius témoigne de la survie de cette mémoire antique dans la culture byzantine. Des

plus, le regard européen ou russe sur l'archipel nippon n'a pas bénéficié d'une médiation culturelle prestigieuse jouant le rôle de matrice à fantasmes (et de filtre déformant) comme ce fut le cas avec la geste alexandrine ou les périégèses grecques (pour l'Inde) et avec la légende du prêtre Jean (pour les zones péri-chinoises)².

Elle peine, pendant la première moitié de notre période de référence, à acquérir une originalité « nationale », et même, plus simplement, une autonomie scripturaire, restant longtemps dépendante des cosmographies occidentales, qu'elle se contente de recycler, en composant des patchworks encyclopédiques de deuxième ou de troisième main, ce qui a pour conséquence étonnante de créer des effets de dyschronie prononcée (les relations du Moyen Âge occidental tardif deviendront un savoir au XVIII^e siècle, à côté des descriptions plus récentes).

De façon imprévisible, elle s'enrichit dès le XVIII^e siècle de l'apport de l'imaginaire mystique et utopisant russe, qui vient prendre la relève, dans un registre très spécifique, du mythe européen de l'Eldorado lancé par Marco Polo. C'est cette mutation de la raison imaginante que nous nous proposons de décrire brièvement dans les pages qui suivent, en cherchant une réponse à quelques questions simples : comment glisse-t-on du royaume idolâtre caractérisé par quelques *topoi* aussi convenus que diaphanes, à l'île mystérieuse riche de toutes les promesses spirituelles ? Quels archétypes secrets et, inversement, quels oublis du réel permettent l'éclosion d'un tel mythe ?

Des cosmographies à la description de Spafari

Trois cosmographies manuscrites, compilées en russe durant le dernier quart du XVII^e siècle³, à partir d'originaux européens plus

voyageurs comme Cosmas Indicopleustès réactualisent ce savoir (en lui donnant des couleurs nestoriennes), mais son cosmos ne va pas au-delà de *Tzjnis-ta* (la Chine).

2. Cette fixation périchinoise du mythe du prêtre Jean semble dater d'abord de l'expansion extrême-orientale du nestorianisme ; elle connaît un nouveau succès à l'époque mongole, et elle a sans doute été confortée par la nestorianisation de tribus turcophones comme les Öngüt ; mais cette légende a longtemps eu des assignations géographiques extrêmement flottantes (Éthiopie, Caucase, Inde, etc.). La correspondance fictive entre le Roi Jean et l'empereur byzantin Manuel Comnène dans le *Skazanie ob Indijskom carstve* [Le Dit du royaume indien] place une théocratie idéale dans un Orient imprécis (et donc transposable au gré des rêveries exotisantes).

3. L. M. Ermakova, *Vesti o Japan-Ostrove v starodavnej Rossii i drugoe*, [Nouvelles sur l'île du Japon dans l'ancienne Russie et autres], M., Jazyki

anciens, étudiées par Andreï N. Popov et surtout par Lioudmila Ermakova, condensent tous les traits de la première vision du Japon : hybridité des sources renforçant l'effet de « catalogue » propre à ce genre de chrestomathies, dominante topologique du savoir (version moderne de l'ethno-géographie hérodotienne), mélange de connaissances factuelles et de noyaux fantastiques recyclés.

Du premier de ces textes, daté de 1670, seul nous intéresse le chapitre LXX, intitulé *O Japonii, ili Japan Ostrove* [Du Japon ou de l'île du Japon]. C'est sans doute la description la plus complète du Japon que puisse nous offrir la collection des cosmographies. Sont mentionnés les appellations du pays⁴, sa situation géographique⁵, son climat, ses gisements naturels⁶, la richesse de sa flore et de sa faune, son système politique⁷, son écriture⁸, son histoire, ses

slavjanskij kul'tury, 2005. Les trois cosmographies que nous présentons sont analysées par Lioudmila Ermakova dans les passages suivants de son œuvre : 1. *O Japonii, ili Japan-Ostrove* [Du Japon ou de l'île du Japon], chap. LXX de la *Kosmografija* de 1670 : p. 30-38 ; 2. *Kosmografija, sireč opisanie sego sveta zemel' i gosudarstv velikix* [Cosmographie, ou description des terres et des grands pays de ce monde] : p. 38-39 ; 3. *Izbranie vkratce ot knige glagolenija Kosmografija* [Extraits choisis du livre nommé Cosmographie] : p. 39. Voir aussi A. Popov, *Izbornik slavjanskix i russkix sočinenij i statej, vnesennyx v xronografiju russkoj redakcii* [Recueil d'études et d'articles en russe et autres langues slaves intégrés dans les Chroniques russes], M., 1869, p. 504.

4. Le texte fournit des appellations « anciennes » du Japon, dont certaines nous laissent perplexes (*Pantria*, *Xrazomagini* ?), à côté de l'expression plus courante de *Chersonesus Aurea*, qui, en réalité, désigne l'Insulinde dans la géographie ptoléméenne, détail essentiel qui semble avoir échappé à Lioudmila Ermakova.

5. La situation du pays semble avoir été définie grâce aux informations du jésuite italien Pietro Maffeo. L'archipel est assez bien décrit (si l'on considère que le Hokkaido n'était pas connu à l'époque par les voyageurs occidentaux) : les trois grandes îles sont subdivisées en « royaumes » (*carsva*), Honshu en 53, Kyushu en 9, et Shikoku en 4, ce qui reproduit le découpage en « *kuni* » plus que le maillage féodal en seigneuries.

6. La référence aux mines d'or et d'argent est un *locus classicus* depuis Marco Polo.

7. La cosmographie distingue deux niveaux dans l'organigramme politique, le « *car*' », au sommet de la hiérarchie (on ignore s'il désigne par là l'empereur ou le *shogun*, mais le terme « *vo* » ici invoqué semble correspondre à la lecture sino-japonaise du mot « roi » (*ō*), et deux autorités intermédiaires, les « *nubis* » (?).

grandes villes⁹, ses monastères et ses palais, ses légendes, ses classes sociales¹⁰, ses lois et ses coutumes, ses religions¹¹, son système éducatif, sans oublier les principaux traits de caractère de la population japonaise¹², etc.

Si ce texte a joué un rôle indéniable en rendant accessible une première vision du Japon, il n'est en rien un produit original de la culture russe, puisqu'il ne fait que compiler différentes cosmogra-

8. Les Japonais n'ont pas d'alphabet, ils écrivent avec des « traits ». Notons que le triple système sinogrammes / hiragana / katakana ne semble pas connu des compilateurs.

9. On les décrit fortifiées, ce qui est une particularité architecturale relativement récente, caractéristique de la période Muromachi. La capitale (Heian) est nommée correctement par son appellation générique *Miyako* (capitale) ; Osaka est justement identifiée ; Bungun [*sic*] où vivent de nombreux chrétiens correspond vraisemblablement à une région (Bungo) et non à une ville. Il est ensuite fait référence à une « ville sainte » où se font enterrer les puissants et les aristocrates.

10. Le texte fait allusion à un système pentamère: 1) les princes et les aristocrates ; 2) les moines ; 3) les chevaliers ; 4) les bourgeois ; 5) les paysans. Si on laisse de côté le fait que les classèmes japonais tendent à distinguer les commerçants (*sbô*) des artisans (*kô*), au sein du groupe que nos auteurs présentent comme la « bourgeoisie », le tableau n'est pas entièrement inexact. L'on a toutes les raisons de croire que les informations qui alimentent la cosmographie sont à situer juste avant la césure Muromachi / Edo, dans la dernière décennie du XVI^e siècle.

11. La religion est globalement qualifiée de « paganisme », mais les termes et les exemples utilisés semblent suggérer une conscience vague de la différence entre le bouddhisme et le shintoïsme : pour ce dernier, l'on parle de nombreux sanctuaires dédiés à des dieux inconnus ; le premier semble réduit à sa version amidiste, la *Cosmographie* évoquant une déesse [*sic* !] Amida, que l'on dit flanqué(e) de Skana (sans doute Kannon). L'orientation fidéiste et la fixation sur le futur sont correctement saisies comme les grandes caractéristiques du bouddhisme de la Terre Pure. La description de statues aux multiples mains fait bien sûr penser aux figurations classiques d'Avalokiteshvara (Kannon) tenant ses nombreux attributs dans ses non moins nombreuses mains, mais la vulgate post-marco-polienne attribue généreusement cette caractéristique aux statues des idoles de l'Inde : nous sommes donc en présence d'un *topos* de la « mythologie exotisante ».

12. Le portrait moral des Japonais, tel qu'il est brossé par les Occidentaux, présente une constance étonnante depuis l'âge des missions jésuites jusqu'aux récits de voyages des Européens du XIX^e siècle. D'après notre *Cosmographie*, les principales qualités des Japonais sont leur intelligence, leur fidélité à la parole donnée, leur tempérament industrieux, leur vertu martiale, leur sagesse ; le défaut cité en premier est leur vanité.

phies occidentales. On y trouve la trace de l'*Atlas Minor* de Mercator, de l'*Atlas* d'Ortelius, du *Devisement du Monde (Livre des Merveilles)* de Marco Polo, des *Chroniques* de Martin Belski et des bribes d'informations plus fiables transmises par le Jésuite italien Giovanni Pietro Maffei. Le tableau extrêmement précis dressé par Valignano, le François Xavier italien, n'est visiblement pas connu de nos auteurs.

Une « radiographie » rapide du texte nous permet de distinguer globalement trois types d'images : les connaissances précises transmises par des informateurs directs, les informations déformées par le nombre des intermédiaires, et les légendes spécifiques à l'orientalisme onirique. Les informations solides semblent correspondre à la « strate jésuite » du savoir sur le Japon : ce n'est pas un hasard si Oda Nobunaga (nommé Nobununga), le premier des trois hégémons ayant marqué la période dite *Sengoku Jidai* et le passage à la féodalité centralisée d'Edo, a droit à un traitement de faveur, même s'il est cité au passé. La curiosité très intéressée qu'il vouait aux sciences appliquées occidentales, et à leurs vecteurs, les missionnaires, ainsi que la relative latitude qu'il laissait aux missions, expliquent sans peine qu'il ait pu fasciner les premiers Occidentaux. L'évocation du titre de *taikō*¹³, qui désigne le « tsar » du présent de la compilation, fait bien sûr penser au régime du deuxième hégémon du *Sengoku jidai*, Toyotomi Hideyoshi, et nous incite à croire que le Japon ainsi décrit est celui qui précède immédiatement l'installation du *bakufu* d'Edo : le savoir de notre cosmographie n'a donc que quatre-vingts ans de retard. La description de la ville d'Osaka comme un gros centre commercial, l'allusion admirative à l'opulence peu ordinaire de ses marchands, témoignent aussi d'une connaissance précise des ressorts de l'économie de l'empire. Notons incidemment que la description des trois îles principales de l'archipel est plus précise que le rendu cartographique de la mapemonde d'Ortelius (1570) ou du planisphère du fils Mercator (1569), qui non seulement ignorent la péninsule coréenne, mais réduisent le Japon à une île massive et ovale (Honshu). Certains événements marquants de l'histoire la plus récente de l'archipel sont rappelés, comme par exemple le grand tremblement de terre de 1596.

13. Lecture sino-japonaise du « *taigong* » chinois, *taikō* était un titre affectonné par Toyotomi : ce binôme se décompose en « grand » (*taï*) « Ministre » (*gong*). Les historiens lettrés ont pris l'habitude de contracter le titre et le nom, sous la forme Hō Taikō (Hō étant la lecture *on* de Toyo).

Mais l'analyse des structures politiques et des hiérarchies sociales exigeait une longue immersion et un effort d'observation que l'incuriosité sociologique des voyageurs et le flou des informations de seconde main ne pouvaient certes pas garantir. La présentation des quatre (ou cinq) rangs sociaux n'est qu'un souvenir déformé de la fameuse quadripartition *shi / nō / kō / shō* en cours de cristallisation à l'époque¹⁴ : les princes et aristocrates sont définis comme un groupe alors qu'ils constituent objectivement une élite « hors-système », les moines sont considérés à tort comme un classème social, les chevaliers (les *shi* du système d'Edo) se voient affublés de fonctions religieuses et comparés aux chevaliers de Malte (!), les bourgeois correspondent aux *shō* de façon convaincante, et les paysans (*nō* de la quadripartition officielle) sont placés à leur rang réel et non plus confucéen (le premier). L'analyse de l'organigramme politique mêle de façon symptomatique les classèmes religieux et laïcs (le *zasu*, ou maître de siège, qui est effectivement la plus haute autorité bouddhiste, est comparé abusivement au Pape de Rome et, de surcroît, placé au sommet de la pyramide des pouvoirs), les institutions fossiles (le reste de système impérial) et les organes du pouvoir féodal (*daimyō*, non nommés tels quels). L'ignorance de Valignano explique aussi sans doute pourquoi notre cosmographie ne développe pas l'une des figures les plus connues de l'orientalisme naissant : le mythe de l'antipodie¹⁵.

La deuxième cosmographie¹⁶, datée de 1675, et compilée en partie d'après le texte de Paolo Kosta nous présente du Japon un tableau moins complet que celui de la précédente, à tel point qu'on est tenté d'y voir une véritable régression. Tout d'abord, le Japon est décrit dans un chapitre qui concerne l'Inde, ce qui caractérisait déjà le *Livre des Merveilles* de Marco Polo (*Cipango*, qui occupe le

14. Les mesures administratives, sociales et politiques prises par Toyotomi annoncent très précisément le système du *bakufu* d'Edo : c'est lui qui introduit une homogénéisation des poids et des mesures, qui réorganise l'espace administratif et interdit à la paysannerie le port des armes, mettant un terme à la porosité de la frontière sociologique (et fonctionnelle) entre les petits samourais et les paysans aisés. Mais les compilateurs des cosmographies ont sans doute mêlé les éléments propres à la fin du *bakufu* de Muro-machi et ceux qui annoncent le nouveau système.

15. Appliquant au Japon une idée déjà esquissée par François Xavier, Valignano explique que les coutumes japonaises se présentent en général comme une inversion terme à terme des mœurs occidentales, idée qui sera promise à un succès considérable.

16. L. M. Ermakova, *op. cit.*, p. 38-39.

chapitre cent huitième, est la première étape du *Livre des merveilles de l'Inde*, et qui remonte peut-être au statut de l'*Aurea Chersonesus* dans la géographie ptoléméenne. Le portrait moral des Japonais nous rappelle fort curieusement l'archétype des Indiens selon la vulgate ctésienne et alexandrine : les habitants de l'île de *Japan*, sont présentés comme des amoureux de la vérité, ce qui est une constante dans l'orientalisme indophile de l'antiquité, de Ctésias de Cnide à Arrien. On les décrit également comme des quêteurs de sagesse et des esprits doués pour la science, parangons de cette studiosité que les missionnaires de Chine et du Japon, qui fréquentaient les élites confucéennes, commençaient à banaliser en Europe. La structure politique du pays est présentée dans les termes les plus flous, avec une confusion de classèmes religieux et politiques : l'autorité suprême est qualifiée de « *vo.oi* » (l'empereur ?), et rapprochée du statut du Pape de Rome (*sic*) ; la deuxième instance est définie comme le seigneur et correspond sans doute au *shogun*. La religion reçoit un traitement cavalier et fortement ethnocentrique : les Japonais sont censés croire en un dieu unique, doté de trois têtes, entité dans laquelle il faut sans doute voir le souvenir déformé de la triade amidiste. Les coutumes attribuées aux insulaires semblent confondre les récits enjolivés des premières conversions : les Japonais baptisent leurs enfants, se signent, respectent le jeûne, etc.

La troisième cosmographie¹⁷, dont la compilation date de 1696, a beau accorder un peu plus d'attention au Japon que le deuxième manuscrit, elle nous en offre une image encore plus fantaisiste, à tel point qu'on est tenté de la ranger d'emblée dans la catégorie des *mirabilia* médiévaux. Le nom même attribué au pays (*Nikanskoe cartsvo*) pose de sérieux problèmes d'identification. Nous ne sommes pas aussi optimiste que Lioudmila Ermakova, qui voit dans *Nikan* une simple déformation de *Nihon* (*Nippon*), non seulement parce que le glissement phonétique *h* --- *k* est invraisemblable, mais parce que le terme de *Nikan* est l'une des appellations habituelles que les Mandchous et les Tougouses réservaient aux Chinois¹⁸. La localisation de ce possible Japon laisse d'abord per-

17. L. M. Ermakova, *op. cit.*, p. 39.

18. *Nikan* en nedigal, *n'inka* en oroč, *n'ika(n)* en ul'č, *nikan* en mandchou. Evoquons au passage une autre étymologie possible (bien que moins vraisemblable pour des raisons phonétiques), celle du mot *nikan* signifiant, selon le dictionnaire des langues tunguso-mandchoues de Tsintsius, « brigand », « bandit » (*nikan* en negidal, tandis que *n'inka* en oroč signifie l'esclave, comme le *n'ikan* ul'č). L'on sait que les allo-ethnonymes puisent souvent dans un registre peu flatteur. V. I. Cincius, *Sravnitel'nyj slovar' tunguso-*

plexe (sur les îles du grand Océan, près de la Chine et du Royaume de Bogdo, c'est-à-dire la Mandchourie), mais le registre mythologique des thèmes suivants nous met sans doute sur la voie : le royaume de *Nikan* est présenté comme contigu aux Îles des Bienheureux, et comme proche du berceau d'oiseaux fantastiques comme le phénix. Tout semble indiquer que nous avons ici affaire à un recyclage de légendes populaires taoïstes (les *Penglai* sont la résidence des Immortels, *xianren*, et le phénix est un animal emblématique de la littérature taoïste, depuis le fameux chapitre liminaire du *Zhuangzi*) glanées sur le continent chinois, et dépourvues de tout rapport avec le Japon. La suite de la description montre que la mythologie biblique est elle aussi mise à contribution pour achever le tableau de l'archipel fantastique : ce pays aurait été donné à Sem après le déluge. Outre l'évocation inévitable des richesses minières de l'archipel, l'auteur évoque la production de la soie, fait curieusement référence à l'abondance de la vigne pour aussitôt préciser que les insulaires ne boivent pas de vin (*sic*) ; la religion se réduit à un imprécis paganisme, et le tableau moral des « nikiens » se limite à une luxure rédhitoire, ce qui semble confirmer l'origine chinoise des premiers informateurs : l'immoralité nipponne est en effet un *locus classicus* dans l'historiographie chinoise. La première leçon que nous pouvons tirer de ce rapide survol du savoir hybride des cosmographies est que les informations les plus précises peuvent coexister avec les archétypes légendaires médiévaux sans les invalider, et sans même provoquer de scandale logique. L'exemple par lequel nous allons terminer ce premier volet vient paradoxalement confirmer cette tendance. Après son retour de Chine, le célèbre missionnaire Spafari rédigea en 1678 une description du monde : le chapitre LVIII, dévolu à la Chine, contient les premières références au Japon faites par un Russe en dehors de la médiation européenne¹⁹. Le long séjour effectué par notre auteur

man'čžurskix jazykov [Dictionnaire comparé des langues tongouso-mandchoues], L., Nauka, 1975, p. 500.

19. N. Spafarij, *Opisanija pervyja časti vseľennyja, iže imenuemoj Aziji* [Description de la première partie de l'Univers, autrement nommée Asie], Holmogory, 1635-1707 in L. M. Ermakova, *op. cit.*, p. 39-43. Spafari ne s'est pas contenté de glaner des informations dans l'*Atlas sinensis* et le *De Bello Tartarico* [De la guerre des Tartares] du jésuite Martini (Amsterdam, 1665) ou de rassembler des informations orales recueillies auprès des Chinois, il a ajouté des développements de son cru. Les trente copies de son texte qui ont été effectuées en Russie témoignent d'un indéniable engouement pour cette partie du monde.

et sa réputation de rigueur doivent être tempérés par plusieurs contraintes factuelles : d'une part Spafari ne put jamais voyager librement à l'intérieur de la Chine, assigné à résidence dans le nord de l'Empire du milieu, en outre, les descriptions qu'il nous fournit du Japon sont toutes de seconde main. Le fait que ses informants soient Chinois (sans parler des Jésuites) constitue toutefois un progrès indéniable par rapport aux cosmographies précédentes.

Comme ses prédécesseurs, Spafari commence par localiser l'archipel japonais, identifier ses voisins, caractériser son climat. Il fait ensuite remarquer que c'est aux Portugais que revient l'honneur d'avoir noué, pour la première fois, des liens directs avec le Japon et d'avoir fait connaître l'Empire du Soleil Levant au monde extérieur. Il ne précise pas qu'ils ont été interdits de séjour dès le début de la période d'Edo, dans le cadre de la politique anti-chrétienne, et remplacés par les seuls Hollandais. Il entreprend ensuite une description plus précise du pays : il identifie une cinquantaine de *han* dans l'île principale. L'usage de ce terme (*han* désigne un fief placé sous l'autorité d'un *daimyō*) révèle immédiatement une connaissance précise du système socio-politique du *bakufu* et confirme que Spafari ne s'appuie plus sur des descriptions de la fin de Muromachi, mais du début d'Edo. Il entreprend ensuite de broser le tableau moral des habitants de l'archipel : outre les qualités déjà citées par les autres auteurs, Spafari insiste sur la bravoure des Japonais. Leur religion est décrite de façon impressionniste : deux traits retiennent son attention, d'une part ce qu'il appelle, conformément à une vieille tradition, l'idolâtrie des insulaires, d'autre part les pratiques ascétiques et érémitiques (qui correspondent soit au bouddhisme soit aux pratiques syncrétiques comme le *shugendō*). Spafari se lance ensuite dans une comparaison entre les Japonais et les Chinois, exercice qui deviendra un véritable passage obligé dans la littérature orientaliste des siècles suivants : notre missionnaire attribue à l'apport mongol la plus grosse spécificité de la culture chinoise par rapport à la japonaise. Il rappelle aussi que la langue japonaise est différente de la chinoise. Bien qu'il ne reflète pas un savoir de première main, ce tableau est sans doute le plus « objectif » de ceux que nous avons présentés jusqu'ici. Il serait toutefois imprudent d'interpréter cette apparente rigueur comme un « progrès » dans la représentation de l'altérité orientale. Un élément vient nous avertir qu'il faut se garder de projeter nos catégories sur les représentations anciennes de l'Orient, et nous rappelle que l'imaginaire conserve la préséance sur le reflet du réel. Spafari, reprenant une légende solidement implantée dans la culture chinoise, raconte

comment un ancien souverain des Han envoya vers les îles de l'Océan Oriental (et donc vers le Japon) une expédition de trois cents hommes et trois cents femmes en quête de l'élixir d'immortalité. Ce mythe, bien qu'il se présente comme une anecdote dynastique réelle, participe de la même culture taoïste que la légende des *Penglai* et des Immortels que nous avons rencontrée plus haut. Spafari conclut son survol descriptif par un commentaire sur les appellations du Japon, la moderne (*Zipun*, prononciation méridionale de *Riben*, interprété correctement comme signifiant le Pays de la source du soleil) et l'ancienne, qui remonte au *Cipango* de Marco Polo.

Le manuscrit Topozerski et l'usage mystico-utopiste du Japon

Dans un tel contexte, rien ne laissait prévoir l'éclosion d'un nouveau mythe associé au Japon, encore moins un mythe codé dans le registre utopisant qui devait se développer dans les milieux schismatiques de la fin du XVIII^e siècle. Tournant superbement le dos aux savoirs plus précis qui faisaient lentement sortir le Japon des brumes des époques précédentes²⁰, la culture des *beguny*²¹ a offert à la Russie une lecture mystique de l'ailleurs extrême-oriental. Le texte qui nous intéresse apparaît sous forme de manuscrit dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (selon N. Selezniiov), plus précisément, autour de 1791 (selon K. V. Tchistov), sous le nom de *Putešestvennik*²². Le manuscrit est attribué à un moine du monastère

20. Voir les textes cités *infra*, dans notre conclusion.

21. Les « fuyants » (c'est la traduction littérale de *beguny*) représentent un sous-groupe radical au sein de la mouvance des vieux-croyants. Ce sont eux qui, refusant les propositions de réintégration offertes par le système du *zapis'* à l'époque de Catherine II, ont poussé leur « révolte jusqu'à fuir plus profondément dans les zones périphériques de l'empire, ou même au-delà des frontières. Voir Michel Niqueux, « Vieux-croyants et sectes russes du XVII^e siècle à nos jours », *Revue d'Études Slaves*, t. LXIX, fasc.1-2, 1997, p. 174-175.

22. Sources: N. Seleznev, *Starobryjadcy XVIIIogo veka: assirijskie xristijane Japonii* [Les vieux-croyants du XVIII^e siècle : les chrétiens assyriens du Japon], *Volšebnaja Gora* (M.), 12, 2006, p. 160-165. Le texte original se trouve à la Bibliothèque Lénine, fonds Subbotina, n° 143. Voir aussi in Mel'nikov Pečerskij, *Polnoe Sobranie Sočinenij* [Collection des œuvres complètes], SPb., t. VII, Izdanie Tovariščestva Marks, 1909, p. 22-27. *Rukopis' Verxokamskogo Sobranija* [Manuscrit de la collection de Verkhokamsk], MGU, n° 1298, *Putešestvennik*, p. 1-5. E. M. Smorgunova, «Bibleskij isxod i rassejanie russkix staroverov: nekotorye izomorfnye čerty» [L'Exode biblique et la dispersion

Topozerski, nommé Marc. Le déclencheur de la rédaction reste mystérieux. À en croire Tchistov, c'est le séjour à Topozerski d'Irina Fiodorova et d'Evfimi, le « théoricien » du mouvement des « fuyants », qui aurait exercé une influence déterminante sur la genèse du texte. Présentons notre traduction de ce texte avant de proposer quelques commentaires.

Vade-mecum, autrement appelé itinéraire vers le Royaume d'Opon, rédigé par un témoin voirdisant, le moine Marc de l'Ermitage de Topozerski, qui, après s'estre rendu lui-mesme au Royaume d'Opon présente son propre vade mecum de pérégrination.

[Voici] l'itinéraire autrement appelé vade mecum : de Moscou à Kazan, de Kazan à Ekaterinburg puis à Tumen, à Kamino-gorsk, à Vybernoum-le-village, à Izbensk, et selonc l'amont de la rivière Katoun, à Krasnoïarsk, puis au village d'Oustiouba, où il convient de requérir l'hospitalité du nommé Piotr Kirillov. Près des grottes [visibles de ce village], il s'en trouve de nombreuses autres très secrètes. À menue distance de là, s'étendent des monts enneigés sur trois cents verstes, et la nive qui les covre jamais ne fond. Par devers ces monts est sis un village qui a nom Oummenska [d'autres manuscrits donnent la variante: Oustmenska]. Il est doté d'une chapelle desservie par le religieux Skhimnik Iosif. Là s'ouvre le passage vers le pays de Chine. Il faut cheminer quarante et quatre journées travers le [désert de] Guban. Ensuite, [l'on se rend] dans le Pays d'Opon. Ses habitants résident au milieu de la mer Océane, et leur séjour a nom Contrée des Blanches Eaux (Belovodie). Ils demeurent sur quelque septante îles, dont certaines sont loingnées de cinq cents verstes les unes des autres. Quant aux petites îles, que dire d'icelles sinon qu'elles sont impossibles à compter ? L'estement de cette gent en ce lointain séjour a été révélée aux suivants du Christ féaux de l'ancienne et sainte Foi de l'Église apostolique et synodique.

Je certifie voirement que me suis rendu en personne en icelle contrée, compaignié de deux autres moines, moi, pauvre pécheur et indigne vieillard, répondant al nom de Marco [sic].

des vieux-croyants russes] in *Ot bytija k issodu. Oтражение biblejskix sjužetov v slavjanskoj i evrejskoj narodnoj kul'ture* [De l'existence à l'exil. Reprise de thèmes bibliques dans les cultures populaires slaves et juive], *Sbornik statej* [Recueil d'articles], Akademičeskaja serija, vyp. 2, M., Geos, 1998, p. 208-215.

En ces contrées levantines, avons cherché à grande covise et moult effort les témoingnages de la vieille Foi du Rite Orthodoxe, qui est tres-utile au Salut, et Deus aidant, avons trouvé cent et septante neuf églises assyriennes de langue, ayant patriarche orthodoxe installé par Antioche, tant bien que quatre métropolites. Et meismement avons-nous trouvé des églises russiennes de langue, au nombre de quarante, dotées pareillement d'un métropolite et d'évêques, d'obédience assyrienne. Nombreux sont les fuyants qui, prenant nefes par l'océan Glacial ou selonc les voies de terre, ont échappé à l'hérésie romaine [en gagnant le Pays d'Opon]. Ainsi Dieu peuple-t-il cette contrée. Et si l'on doute de ce que je conte, je prends Dieu à témoin que c'est pure vérité : je le dis, ces gens apporteront oblation de leurs sacrifices non sanglants jusques aux temps du deuxième avènement du Christ. En ceste contrée, tots ceulx qui s'en viennent de Russie sont accueillis à grand honneur, et ceulx qui souhaitent y estancier jusqu'à la fin de leurs jors, baptisés sont parfaitement par trois immersions. Les deux religieux qui me compagnaient ont bien voulu y rester jusqu'au terme de leur vie, et ils ont reçu le saint baptême. [Les habitants de cette contrée] affirment: "Vous tous qui errez, souillés par les nombreuses et diverses hérésies prêchées par l'Antéchrist, sachez qu'il est dit dans les Saintes Escritures : "arrachez-vous au commerce des homs impurs, ne les approchez point, regardez-les comme le Serpent qui se lance à la poursuite de la Femme; en réalité, il ne peut point l'atteindre, car elle a trouvé refuge dans les entrailles de la Terre."

En ces lieux, l'on ne connoît ni forcerie ni rapine ni agissements contraires aux lois. Aussi n'y a-t-il point de Tribunal séculier. C'est aux autorités religieuses qu'il appartient de diriger tout le peuple.

En ces lieux les arbres sont égaux aux plus hautes futaies. Quand survient l'hiver, les frimas sont peu ordinaires, qui givrent toute la face de la terre. Le toneire et les terremotes ne sont certes point menus. Et la terre produit en abondance fruits de toutes sortes. Y poussent aussi bien la vigne que la céréale sarrazine [riz].

Or, il est dit dans un récit de voyage suédois: chez eux l'or et l'argent se trouvent en quantité incalculable. Il y a aussi abondance de pierres précieuses et de perles de verre rares. Et ces Oponais [Oponcy] ne laissent personne pénétrer dans leur

contrée, et ils ne font la guerre avec aucun peuple car leur contrée est par trop loignée.

À la Chine se trouve une ville étonnante, sans pareille sous le soleil. La première capitale y est Kaban.

S'il est bien sûr évident que le moine Marc n'a pu, contrairement à ses allégations, se rendre au Japon²³, il n'est pas inintéressant de s'interroger sur les ingrédients et les modes de cristallisation de ce nouveau mythe.

Comme le rappellent K. V. Tchistov et A. I. Klibanov²⁴, une base factuelle, si maigre fût-elle, a incontestablement nourri cette fiction : des communautés de vieux-croyants étaient non seulement installées dans les confins extrême-orientaux de l'empire russe, mais certaines avaient sans doute essaimé jusqu'aux marches septentrionales de l'empire des Qing (Heilongjiang), qui n'étaient pas surveillées avec une rigueur sans faille.

La culture des fuyants produisait et faisait circuler des *itinéraires* menant à une contrée merveilleuse, chinoise ou péri-chinoise, que l'on avait pris l'habitude de nommer *Belovodie* (les *Eaux-Blanches*) : l'on passait par l'Altaï, puis à travers la Mongolie, avant de rejoindre la Chine par les vallées de Bouxtarminskaïa et d'Oujmonskaïa. Un nommé D. M. Bobylïov, de Tomsk, qui avait entendu parler des « Belovodiens » par un trappeur chrétien de Boukhtarminskaïa, avait même demandé aux autorités russes de lui confier une mission à la recherche de ces Chrétiens extrêmes²⁵ : il offre d'ailleurs une vision que l'on pourrait appeler « gradualiste »

23. L'on sait qu'à partir de l'édit d'expulsion des missionnaires et l'interdiction du christianisme (*Kirisuto kinsbi no rei*), le *bakufu* d'Edo refusait rigoureusement l'entrée de l'archipel aux étrangers : le seul accès toléré était celui de l'île artificielle de Dejima, dans la baie de Nagasaki, réservée aux Hollandais depuis qu'Espagnols et Portugais étaient devenus *personae non gratae*. En outre, le *Putesestvennik* de Marc, qui parle plus des *beguny* que des « Oponiens » proprement dits, dont on n'apprend littéralement rien, fourmille d'invéraisemblances : la population orthodoxe qu'il énumère, les hiérarchies ecclésiastiques auxquelles il fait allusion, n'ont aucun support réel en Asie, même en tenant compte du flou de la transmission.

24. A. I. Klibanov, *Narodnaja social'naja utopia v Rossii* [L'Utopie sociale populaire en Russie], M., Nauka, 1977, p. 219-225.

25. La déposition de ce Bobylëv est conservée aux CGIA (Archives centrales historiques, Moscou), F. 1284, op. 195, pièce 1 in A. I. Klibanov, *op. cit.*, p. 222-223.

de cet ailleurs théologique. Une première communauté de mille personnes vivant selon le rite ancien, ne payant pas d'impôts, serait installée à vingt jours de marche de la frontière chinoise. Plus loin, Otoul abriterait un groupe de sept cents vieux-croyants ; et à vingt cinq jours de là, se trouverait la contrée des Eaux Blanches proprement dite, grosse d'une communauté de près de cinq cent mille fidèles²⁶ !

Il n'est pas exclu que le souvenir diffracté d'anciennes communautés nestoriennes installées entre l'Asie centrale (zone ouïghoure) et l'extrême-orient (zone öngüt, Chine septentrionale) ait encouragé l'imagination de voyageurs et les ait incités à faire de l'Archipel du Soleil Levant le paradis des formes persécutées de christianisme, avec ou sans la médiation de la Légende du Prêtre Jean.

Mais le second ingrédient de notre complexe est incontestablement l'archétype mythique de la contrée idéale, qui a connu de nombreux avatars depuis le Moyen Âge, et qui puise peut-être ses racines dans un vieux fonds indo-européen. Quand ils ont tourné le dos au monde, à l'Église et à l'État, pour affirmer que le salut ne pouvait se trouver que dans un ailleurs terrestre, les fuyants ont opéré une jonction entre l'utopie théologico-sociale et le vieux répertoire de légendes populaires construites autour de la thématique paradisiaque. Le mythe de Kitèje²⁷, la ville engloutie dans les eaux du lac Svetloïar à l'époque des invasions tataro-mongoles, semble avoir connu plusieurs mutations avant de se fondre dans la constellation du « Royaume des Eaux-Blanches » (*Belovodie*), qui se cristallise vers la fin du XVIII^e siècle. Que la secte des *beguny* ait été le creuset principal de la légende, ou qu'elle se soit contentée de réutiliser ce fonds légendaire et de le diffuser ne concerne pas notre propos à partir du moment où la convergence entre l'utopie socio-

26. Le nommé Bobyliov, après avoir sollicité et reçu cent cinquante roubles du ministère, disparut sans laisser de traces : on le chercha en vain dans les provinces de Tomsk et Tobolsk. Plus tard, un autre individu, nommé Mefodi Choumilov, devait lui aussi s'adresser au ministère pour expliquer qu'il avait découvert une importante communauté de vieux-croyants (forte de deux cent mille fidèles) *entre l'Inde et la Chine*. Voir A. I. Klibanov, *loc. cit.*

27. Cette légende connaît trois versions. Selon la première, la ville aurait été engloutie sous les eaux du lac par Dieu, qui voulait la protéger des troupes de Khan Baty. Selon la deuxième, la ville serait ensevelie sous les collines qui bordent le lac. Selon la troisième, la ville serait restée à son emplacement, mais aurait basculé dans l'invisible pour les non-initiés, et ce, jusqu'à la fin du règne de l'Antéchrist. Voir V. L. Komarovič, *Kitežskaja legenda* [La Légende de Kitèje], M.-L., Nauka, 1936.

religieuse et le folklore est avérée. L'image de cette contrée légendaire a sans doute drainé bien des souvenirs, la mer de lait des Indiens, les eaux blanches comme le lait des apocryphes, le paradis lumineux de la quête de Zossime, le Souverain blanc du royaume des Indes (*Skazanie ob indijskom carstve* [Le Dit du Royaume indien]) et, plus généralement, toutes les merveilles de la contrée des Raxmanes²⁸.

Conclusion : l'oubli du réel et la construction imaginaire de l'altérité

Le mythe vieux-croyant que nous venons de décrire succinctement n'a pu prendre son essor que dans le monde clos et archaïsant des fuyants, et s'il a pu se cristalliser sur ce support improbable qu'est le Japon, c'est au prix d'un oubli (ou d'une ignorance) systématique des descriptions de plus en plus précises du Japon qui s'offraient à la Russie du XVIII^e siècle. Si nous laissons de côté la *Geografija ili kratkoe zemnogo kruga opisanie* [Géographie, ou brève description du cercle terrestre], compilation d'auteurs européens de la fin du Moyen Âge et qui décrit brièvement le Japon, Java et les Célèbes, la *Géographie générale* de Varenius, et la *Description du Japon* de F.-X. Charlevoix, traduits en russe respectivement en 1710, 1718 et 1734, c'est en 1773 que les Russes peuvent accéder à une connaissance précise du Japon, grâce à la *Kratkaja istorija o Japan Gosudarstve* [Brève histoire de l'État japonais] de J. G. Reichel²⁹. Notre auteur évoque les mythes du *Kojiki* et des *Annales du Japon*, fait référence à l'idéologème célèbre de la continuité dynastique (*bansei ikkei*) qui fonde le système théologico-politique du pays, il parle également de l'écriture, qu'il appelle *komon* (en réalité, cette expression générique désigne les documents anciens). Le paysage

28. Il est possible que le nom du lac de Svetlojar soit à rapprocher de l'Île Claire (*Svetadvîpa*) des Indiens. Le *Mahābhārata* décrit cette île située au nord de la mer de Lait : là vivent des hommes blancs et odorants, éloignés de toute forme de mal, doués d'équanimité, débordants d'énergie vitale. Cette île est également mentionnée dans le *Somadeva* (*Somadeva*, trad. de N. Balbir, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1997, p. 595, 730, 784, 1261 et 1414). Voir notre thèse de doctorat non publiée *La Tentation de l'Orient dans la pensée russe*, Bordeaux III, 2008, p. 54.

29. L. M. Ermakova, *op. cit.*, p. 97. D'abord rédigé en latin, l'ouvrage sera traduit en russe par l'auteur. Cet ouvrage inaugure ce que l'on pourrait appeler l'âge des descriptions critiques : J. G. Reichel exprime le peu de confiance que lui inspire le texte de Charlevoix, souligne à l'inverse les qualités du récit de Kaempfer, dont il semble s'être beaucoup inspiré.

religieux de l'archipel est assez clairement décrit, avec ses trois obédiences, « shintio » (*shintō*), « budzō » (*bukkyō*, bouddhisme) et « siuto » (*jūkyō*, confucianisme). Après avoir salué le haut développement des sciences et des arts, Reichel exprime son intérêt pour la littérature nipponne en évoquant le fameux recueil poétique *Hyakunin Isshu*³⁰. Une décennie plus tard, en 1784, la traduction russe de l'ouvrage de l'abbé Millet (*O sostojanii Azii* [L'état de l'Asie]) fournit à la fois certains éléments d'histoire ancienne du Japon, une chronique des missions chrétiennes au Japon jusqu'à l'interdiction promulguée par le *bakufu*, et une comparaison entre les croyances japonaises et le christianisme³¹.

Pour revenir à un auteur russe, évoquons enfin le récit du secrétaire impérial Leonti, qui, après ses années de mission à Pékin, consacrera une part de ses descriptions au monde péri-chinois, et en l'occurrence au Japon. Le savoir de son *Raskaz o strane Žibyne*³² [Relation sur le pays Jiboune] est certes de seconde main, mais le fantastique s'estompe tandis que le trait se fait à la fois plus sûr et plus sobre : son tableau évoque l'écriture (les caractères sont empruntés au chinois), la religion (idolâtre), les mœurs (honnêteté générale, ni vol ni brigandage), le caractère national (les Japonais ne connaissent pas la peur de la mort), les ressources minières (or et argent), les techniques (soierie) et les événements institutionnels récents (l'interdiction de commercer avec les pays étrangers)³³.

30. Mot à mot, *Un poème de cent auteurs*, c'est-à-dire cent textes d'auteurs différents. La compilation de cette anthologie (qui devait devenir un modèle de calligraphie pendant la période d'Edo (1600-1868), et le point de départ de toute une série de jeux littéraires) a été attribuée à Fujiwara Teika : elle remonterait donc au début de la période de Kamakura (1192-1333). En réalité, les poèmes du recueil couvrent toute l'histoire littéraire japonaise classique, du VII^e au XIII^e siècles.

31. Les points communs retenus (érémisme, discipline monastique, accessoires rituels, rosaires, clochers, etc.) montrent que notre abbé compare le christianisme au bouddhisme. L'on sait à quel point cette ressemblance entre les deux religions troublera les missionnaires jésuites, qui y verront une ruse du démon.

32. L. M. Ermakova, *op. cit.*, p. 71.

33. Ajoutons que le récit de voyage du célèbre botaniste suédois Thunberg sera traduit en russe par Zouïev en 1787. Le paragraphe concernant le Japon dans le voyage autour du monde de l'abbé de la Porte (1778-1794) sera aussi connu à la fin du siècle, et il confirme la tripartition du système religieux que nous avons rencontrée plus haut. C'est ensuite A. K. Laxmann qui ouvrira l'ère des rapports directs avec le Japon.

Pour la Russie de la fin du XVIII^e siècle, le Japon n'était donc plus une *terra incognita* : si les vieux-croyants ont associé l'une des variantes des Eaux-Blanches à l'Archipel du Soleil Levant, c'est parce qu'ils ont choisi de persévérer dans le dispositif symbolique qui alimentait leur utopie.

Une contradiction aussi aiguë entre le mythe et le réel (d'autant plus aiguë que le mythe en question ne se contente pas des satisfactions diaphanes de l'imaginaire, mais prétend s'appuyer sur une utopie réalisée dans une géographie concrète) n'a pu se maintenir que par la grâce fortuite de la fermeture du Japon (*sakoku*). L'on n'ose imaginer la déception des fameux Cosaques partis chercher leurs coreligionnaires dans le Japon de Meiji (1868-1912), à une époque où l'archipel s'ouvrait au monde moderne avec un enthousiasme infiniment plus radical que celui de Pierre, l'Antéchrist tant honni.

Europe, Européanité, Européanisation (UMR 5222, CNRS, Bordeaux III) – Centre de recherches sur les civilisations de l'Asie orientale (UMR 8155, CNRS, EPHE, Paris VII)